

LE BAVARD LYONNAIS

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

Mieux est de ris que de larmes escrire,
pour ce que rive est le propre de l'homme.
RABELAIS.

ABONNEMENTS

Lyon et Départements limitrophes... un an 40 Fr.
Départements non limitrophes... — 42 »
Étranger... — 48 »

Directeur : DAUBRUCK

DUVERGIER, secrétaire de la Rédaction

RÉDACTION ET ADMINISTRATION... 24, rue Childebert
BOITE DU JOURNAL... 6, place des TerreauxBUREAU DE VENTE POUR LA VILLE... 24, rue Childebert
VENTE EN GROS DU DEHORS... C. MÉLIN, r. de Jussieu, 4

LES ANNONCES

sont reçues chez M. V. FOURNIER, rue Confort, 14

LES COCOTTES ET LA DÉBACLE

LES FINANCIERS DE LA FORÊT DE BONDY

AUX LECTEURS

Quand nous avons eu l'idée de fonder le *Bavard de Lyon*, nous ignorions parfaitement qu'il existait un *Bavard* à Marseille. Le *Bavard* de Marseille n'était pas un de ces journaux littéraires dont on parle et dont la renommée franchit les bornes d'une certaine intimité locale; c'était un grand malheur: il existait un *Bavard*, dont un nommé M. Laroche avait la haute direction.

Lorsque nous l'avons su, notre émotion n'a pas été vive. Il y a beaucoup de journaux, de journaux se rapprochant comme titre. Combien y a-t-il de *Progrès*? Combien d'*Émancipations*? Combien d'*Éclaircissements*? Ces rencontres de titres sont fréquentes et notre étonnement n'a commencé à prendre que le jour où le nommé M. Laroche nous a annoncé qu'il nous poursuivait pour avoir pris le titre de son journal. Il ne nous accusait pas d'en avoir pris l'esprit et en cela il a bien fait.

L'esprit du *Bavard* de Marseille est à l'abri des voleurs, à peu près au même titre que le trésor de Claude Trouille-Fou.

Procès. Les gens de la basoche furent saisis de la chose. La vérité c'est que le *Bavard de Lyon* devenait populaire à Marseille, le *Bavard* du nommé M. Laroche s'en trouvait mal.

L'affaire est restée en suspens plusieurs mois. Les juges ont rendu leur arrêt, nous nous inclinons provisoirement, nous nous appellerons désormais: « le *Bavard* ». Ce titre plus féminin nous plaît mieux, aura-t-il lieu de ne point déplaire au *Bavard* de Marseille, nous l'espérons, sans cependant trop nous en soucier.

Nous continuerons à suivre exactement la même route que le premier jour. L. d'Asco nous revient, Daubruck reprend son poste de secrétaire. Le rire sortira comme autrefois aux échos, des trilles argentins. La *Bavarde* voudra être digne de sa sœur aînée.

Nos lecteurs peuvent être assurés qu'en perdant son titre, le *Bavard Lyonnais* n'a pas perdu sa gaieté. Et qu'il sera d'autant plus indiscret qu'il sera plus femme.

Ce qui nous empêchera pas d'en appeler des juges du Tribunal de commerce à des juges plus éclairés.

Nous avons formé appel du jugement.

Benoît Loutp

Le premier numéro de la *BAVARDE* paraîtra jeudi 2 février.Lire à la 2^e page

Célébrité locale

M. LE D^R DRON

AVIS

A MM. les Libraires, Vendeurs
Crieurs
Et Marchands de Journaux

La vente en gros du *Bavard Lyonnais* a lieu dans les nouveaux bureaux du journal, rue Childebert, 21, à 10 heures du matin.

Un numéro d'ordre sera donné chaque semaine aux libraires, vendeurs, crieurs et marchands. Tous les lundis à 4 heures, il sera procédé à un tirage, le numéro qui sortira de l'urne aura droit à une prime de dix francs.

Le nom du marchand qui l'aura gagnée, sera affiché dans les bureaux du journal.

NOM DU GAGNANT DE LA SEMAINE DERNIÈRE

M. GOUJEON

marchand de journaux

LES FINANCIERS DE LA FORÊT DE BONDY

Il y avait une fois une forêt de Bondy, elle se trouvait placée dans le pays de la Finance. Un beau pays, ma foi, presque un pays de Cocagne, où coulaient des ruisseaux d'or — quand ce ne sont pas des ruisseaux de sang.

Dans cette forêt de Bondy, un jour, on vit s'amener de singuliers personnages, qui construisaient des maisons. Le premier possesseur d'un immeuble fut le général Oignon, qu'on appelait encore *Oignon-Général*. On s'expliqua le nom plus tard. L'Oignon-Général devait faire verser beaucoup de larmes. En qualité de gros légume, l'Oignon-Général était très bien avec les radis noirs de la contrée qui l'aidèrent dans ses entreprises. Bientôt, l'humble maisonnette devint un palais, où l'on adorait sur un socle qu'on croyait de granit et qui n'était que de carton peint, le dieu Tout-Bon, qui aurait mérité de s'appeler bien mieux: Tout-Mauvais.

De toutes parts on venait en foule déposer ses écus, dans d'immenses caisses placées à l'entrée du vestibule. Durant longtemps l'Oignon-Général vit sa maison bénie de Dieu, il s'en exhalait, du reste un vague parfum d'encens d'église qui devait être très agréable au Seigneur.

La fortune alla grandissant pendant quelques années, au plus grand détriment d'un nommé Trois-pour-Cent, très bon payeur, mais qui avait la renommée de ne point enrichir très vite ceux qui se confiaient à lui. Cinq-pour-Cent et même Quatre-et-Demi-pour-Cent ses deux cousins, voyaient également leur petit commerce dépérir. Le Grand-Livre, on appelait le Grand Livre, une sorte de bréviaire, où les gens fortunés déposaient leurs paraphes, le Grand-Livre, dis-je, s'apercevait de jour en jour des vides qui se faisaient dans ses inscriptions; les fidèles l'abandonnaient. Sur ces entrefaites, en face de l'Oignon-Général, vinrent se poster deux intrus, singulier accouplement, c'était un Loir et un Lion; leur maison prit des airs d'importance, leur architecture était habile. Le style n'était pas d'un goût douteux. Ionique? Dorique? Romain? Je ne saurais préciser, puis vous savez *ça varie* quelquefois. La maison prit le nom de ses propriétaires: on l'appela *Lion-Loir*. Le Lion très puissant se donnait tout entier au petit Loir. Il y avait là une réunion touchante, en quelque sorte, de l'union de l'infiniment petit et de l'infiniment grand.

Diabole! se pensa l'Oignon-Général, cette méchante bicoque semble vouloir battre en brèche mon palais; il faut y mettre ordre. Et les petits radis noirs couraient de tous côtés pour sauver l'honneur, de leur balcon en fer forgé, représentant les mystères de la Passion... des écus.

Lion-Loir, toujours plus florissant, ajoutait un jour une tourelle, le lendemain une ogive, et le luxe s'amenaient avec l'opulence. Les badauds regardaient ébahis. Dans les deux maisons on vendait des sortes de vessies qui, de loin, ressemblaient à des lanternes, si bien que les braves naïfs prenaient aisément les vessies pour des lanternes.

Les vessies, d'abord grosses comme des petits pois, devinrent grosses comme des œufs, puis comme des outres... Et toujours elles se gonflaient à mesure que l'Oignon-Général soufflait dans les siennes. Lion-Loir faisait de même. Le vent était fourni par les passants qui s'arrêtaient pour prendre ces vessies, et qui, sans trop s'en rendre compte, soufflaient dedans et les enflaient.

— C'est plein, n'est-ce pas, messieurs... ces petites machines-là?

— Je crois bien que c'est plein, répondit Tout-Bon; c'est plein d'un zéphir agréable, c'est la pierre philosophale.

Et M. Guizotin, médecin des affections particulières de la soif de l'or, disait à ses malades: « Enrichissez-vous. » Il fallait voir les braves gens qui apportaient de bonnes rentes, de bons prêts, de bons châteaux, de bons écus sonnants pour remporter des vessies. Plus d'un faillit se faire enlever, tellement il en portait gros; on n'entendait parler que d'un nommé Million, personnage très fier, qui, jadis, n'allait chez personne, et qui, maintenant, entraînait chez tout le monde.

C'était une fièvre, chacun voulait avoir la vessie, qu'il prenait pour une lanterne. On se croyait très malin, très spirituel; cependant, les gens sensés disaient: « Prenez garde, si vous approchez du feu, vos vessies vont faire explosion, et que restera-t-il du vent... » Est-ce que l'on veut écouter les vieux? En s'enrichissant on deviendrait possesseur d'une valeur énorme, c'était beau, c'était fabuleux, c'était renversant.

L'Oignon-Général commençait à man-

quer de souffle pour souffler dans ses vessies, Lion-Loir, eux, tenaient bon. Tout à coup on apprend que, dans un pays très loin, on doit monter un aquarium d'eau trouble, où nagerait une foule de canards. L'Oignon-Général et Lion-Loir de se précipiter dessus. Ce fut Lion-Loir qui arriva bon premier avec vingt-cinq millions en poche.

On acheta le concessionnaire de l'aquarium d'eau douce. L'affaire allait être arrangée, c'était cette fois l'apothéose de Lion-Loir, apothéose sublime; à cette seule pensée les vessies de Lion-Loir se gonflaient; elles étaient devenues plus grosses que des bœufs et celles de l'Oignon-Général diminuaient, diminuaient...

Et dans tout Bondy, on ne voyait que deux classes d'hommes: ceux qui avaient la bouche fendue par le rire et ceux qui avaient le nez allongé par le dépit.

L'Oignon-Général se dit: il ne faut pas que ça marche comme ça. Il va dans le pays inconnu, parle au roi, et le roi dit: Pas pour les étrangers m'sieur, s'il vous plaît!

Lion Loir, qui avaient menti à leurs naïfs admirateurs revinrent à Bondy avec les vingt-cinq millions qui ne pourraient remplir toutes les vessies, elles étaient si grandes maintenant, les vessies!

Alors on vit une chose singulière; les vessies se dégonflèrent dans les mêmes mains, qu'ils fussent les amis de l'Oignon-Général ou de Lion-Loir.

Alors, ceux-ci s'assemblèrent en grand nombre, devant les deux belles maisons rivales; ils hurlèrent de douleur, ils demandèrent tout ce qu'ils avaient donné pour avoir les vessies, on ne les écouta pas.

Et il y avait là des petits ouvriers qui avaient vendu leurs métiers; des femmes qui avaient dérobé la bourse du mari; des commerçants qui avaient apporté leurs comptoirs, des financiers qui avaient dépensé l'argent de tout le monde; des pères avaient engagé la fortune de leurs fils, des veuves, le patrimoine des orphelins; dans ces deux gouffres, tout l'or avait passé.

Et les vessies diminuaient, diminuaient toujours. On n'entendait parler que d'exécution: un tel, le grand négociant; exécuté; un tel, l'agent de change, exécuté; un tel, un tel, un tel exécuté, exécuté, exécuté. L'honneur, l'amour du travail, le dédain des richesses; exécuté tout cela aussi. Tout-Bon voyait les résultats de son œuvre.

Un coup de vent vint, plus formidable que jamais, il ébranla les deux maisons rivales, elles tombèrent l'une contre l'autre, et dans leur chute, elles écrasèrent les malheureux qui étaient dessous.

Dans Bondy, la consternation fut générale, on dit bien que les gendarmes montrèrent le coin de leurs tricornes, mais ce fut pour arrêter un pauvre diable qui, poussé par la misère avait volé un pain.

MORALITÉ

Dans ces affaires-là de la moralité? Est-ce que vous êtes fou?

Lion-Loir et l'Oignon général se relèveront l'un et l'autre, et les badauds écouteront leurs sornettes, car voyez-vous, comme dit la chanson:

C'est toujours la même ficelle
Et l'on s'y fait toujours pincer.
DUVERGIER.

HÉSITATION

A HENRIETTE LA MIGNONNE

Le billet est là, sur la table,
Où Nani vient de le poser.
On lui dit: « Soyez charitable,
Faites l'aumône d'un baiser... »

Et dans son fauteuil de Hongrie,
Enfoncée amoureusement,
Elle laisse sa rêverie
Aller vers son héros charmant.

Ses soupirs discrets et timides,
Disent l'orage de son cœur,
Et de vagues baisers humides
S'en vont déjà vers le vainqueur.

Sa main blanche et fine comprime
Le satin du corset que bal
Le cœur révolté qui supprime
Pour elle, le gain du combat.

Il attend; ce doit être ardue
Les baisers pris en liberté;
Actrice, elle comprend son rôle,
Sans même l'avoir répété.

Il lui dira d'étranges choses,
Bien terribles pour sa vertu
Il battrà ses lèvres roses,
Il sera fou; lui dira: Tu

Elle hésite; pourtant il l'aime,
Mais c'est une chatte, tremblant
De ne pouvoir manger la crème
Sans salir son beau museau blanc.

KARL MUNTE.

LES COCOTTES

ET

LA DÉBACLE

J'ai visité Lyon, le matin du fameux jour où l'on a renversé le Mississippi. J'ai parcouru les rues principales, avec un étrange serrement de cœur. Des gogos, rien que des gogos, partout des gogos.

A chaque coin de rue une banque. Plus de cafés, les estaminets sont remplacés par des comptoirs. Ce changement de boutique est navrant; ivresse pour ivresse, j'aime encore mieux celle du champagne que celle de l'or. Ont-ils des mines tous ces pauvres décaillés? Des jeunes femmes jolies comme des amours passent maintenant, les traits contractés par le désespoir, laides, horribles à regarder. Et c'est le dieu Million qui a fait tout cela. O Dieu odieux! je ne te fais pas mes compliments.

Le *Bavard Lyonnais* que les gens sérieux ne lisent qu'en cachette, mais qu'ils lisent cependant puisqu'ils en parlent, ce *Bavard Lyonnais* avait jeté un cri d'alarme. Il avait dénoncé la fièvre de l'agiotage, il avait montré le danger, il avait indiqué l'abîme. Et tandis que les journaux bien posés, tandis que les grands confrères à cheval sur la morale, la religion, la famille et la propriété, donnaient la cote de la Bourse et précipitaient les malheurs de la fin, notre modeste feuille satirique flagellait la manie du jour et flétrissait les banquiers véreux et les courtiers marrons.

Est-elle assez complète? assez profonde la débacle? est-ce assez la ruine cette fois? Sera-t-on toujours le peuple enthousiaste, amant de toutes les nouveautés, enfant terrible qui demande à jouer avec des allumettes et qui est tout étonné de mettre le feu? Nous ne nous corrigerons pas, pourtant la leçon est bonne; je ne dis pas qu'elle soit méritée. Notre engouement si impardonnable qu'il soit ne méritait pas un tel effacement. Il faut songer à réparer le désastre, à s'alarmer en face de la ruine, c'est manquer de courage. Il faut aller aux blessés et les relever: il faut relever le crédit de Lyon. La seconde ville de France ne doit pas périr dans une tourmente et sa galère comme la galère parisienne, flotte mais ne submerge pas.

Donc, on se mettra à l'œuvre, on redressera le viel édifice ébranlé, on sera moins fou, du moins plus sage, on ne se jettera plus dans des puits sans fond, et l'on songera que l'Allemagne seule a profité de notre étourderie, de notre affolement; que notre argent est tombé dans ses caisses, en passant par l'Autriche. Déjà, à chanter la gloire des banquiers juifs, il y aura loin. Mais enfin nous resterons français, nous respecterons toutes les croyances et nous nous respecterons assez nous-mêmes pour ne pas demander à des coups de hasard la fortune que l'on ne peut devoir qu'aux bras ou qu'au cerveau.

En commençant cet article, j'ai écrit le mot *cocottes*; si je ne m'étais pas relu, j'en m'en souviendrais guère. La chose n'est pas des plus gaies, et sans être de ces malheurs naufragés, je prends à ce point part à la douleur générale que le rire de mademoiselle Nini ou Nina m'échappe absolument indifférent.

Cependant, je les ai vues, ces belles petites, les jours de la baisse. Elles commentaient tristement les cours de la Bourse. Toutes ont joué, vous comprenez, ce sont des joueuses effrénées. Dès qu'il s'agit du hasard, elles y vont, ne sont elles pas amoureuses du hasard. La roue tourne elles comptent qu'elles auront toujours le bon numéro. Ainsi, elles sont superstitieuses, elles se font volontiers tirer les cartes. Quand elles ne les tirent pas elles-mêmes. Faire une réussite, c'est la chose la plus simple du monde. Elles ont vu: trêfle, trêfle! Ça veut dire qu'on sera riche, demandez à Henriette la mignonne. Demandez à Victorine, bacheliers ces cartes. Elles le savent fort bien.

Dans les maisons qu'on ne nomme pas, faute d'un nom honnête pour les désigner, les petites dames mettent volontiers une pièce blanche dans leur bas, sous prétexte que ça porte bonheur. Et les plus dépravées, celles qui ont perdu toute croyance gardent encore au cœur un grain de cette superstition première, qui est quelque chose comme un reflet de la foi.

Donc, elles ont joué gros jeu. Devant l'Union Générale je me croise avec Marie la Poupée. Elle était bien placée pour savoir les cours. Elle a pris des actions, elle a tout perdu. Elle s'en plaint à Jenny Merlu-chon, qui portait brèvement dans son manchon un *Bavard*. Jenny lui répondit: « J'ai perdu aussi, mais ce n'était pas en jouant, ma chère, c'était sérieux. »

— Est-ce que je te parle de ça, moi, je ne m'en plains pas, je n'ai jamais tant gagné que le jour où j'ai tout perdu.

Et les deux oiseaux frileux caquetaient dans la foule. Non loin d'elles, j'aperçus Marguerite Kailiou; elle a joué aussi. Elle passe près de moi avec un petit air fier. Je ne reconnais plus la mutine enfant, si espiègle et si vive...

— Décidément, dit-elle, mes mauvaises actions valent encore mieux que les bonnes.

La baronne a, dit-on, vendu sa maison. Un de nos collaborateurs l'a vue s'arrachant sa perruque. O Bontoux, combien a-t-elle dû te maudire! Est-ce possible, partir de si bas, arriver si haut. Elle se mêlait à la foule canaille, jurant de ne plus jamais placer son argent ailleurs qu'à la Caisse d'épargne.

Annette la Licheuse n'est pas embarrassée, elle n'a placé que sur le zinc, et là voyez-vous, ça rapporte une culotte quelconque, des millions jamais. Du moins, on en a pour son argent, et c'est tout comme, car, elle se croit riche quand elle est grise, ma mie Annette.

Voici Titine, quelle tristesse, mes enfants, et bon Dieu, quelle débâcle. Plus rien, rien, on veut la consoler.

— Pas de consolation, dit-elle, je ne suis pas ruinée, je me reste.

Elle se reste! quel parti pense-t-elle donc tirer d'elle? Mon Dieu, à chacun son métier. Un cordonnier sait d'avance combien il y a d'empêchés dans un peau.

Je fais encore quelques pas: d'un fiacre émerge une tête plate. C'est Jenny l'Ingrénue; elle n'a rien perdu. Elle le crie sur les toits; on ne veut pas la croire; elle n'a point perdu, parce qu'elle n'a point joué; elle est à ce point naïve, qu'elle consulte cependant le Bulletin de la Bourse. Tous les jours l'histoire de Calino. On lui disait:

— Mais mon pauvre Calino, où cours-tu?

— Savoir si j'ai gagné le gros lot.

— Tu n'as point de billets?

— Non.

— Alors tu es fou.

— Hélas! mes amis, le hasard est si grand; en effet, le hasard est grand; elles étaient filles de brasserie, femmes de chambre ou lingères, et d'un coup de baguette elles sont devenues dames pour tout de bon. Le résultat a le droit de les surprendre, de les étonner et de les griser.

Ma Mère M'attend ouvre une souscription pour combler le vide de sa caisse Adèle Desanges s'apprête à demander l'aumône:

— La charité messieurs, à celle qui ne savait rien refuser pas même ce qui se refuse. Paquerette distribuera des sourires au coin de toutes les rues. Il n'y a pas de sots métiers, il n'y a que de sottes gens. Elle sera Clarion après avoir été Manon.

On ne prendra plus le thé chez Ninette. Elle va retourner d'où elle vient. Marthe de la Roche qui s'est fait offrir un costume crème, va le mettre au clou pour payer son cocher. Louise Ollagnier a déjà montré à son nabab que le vide de son cœur était loin d'être celui de sa bourse. Jenny l'Auvergnate qui se moquait des marchandes de journaux, grâce à Lyon-Loire, a sollicité un kiosque de la rue de la République où elle vendra spécialement le *Bavard Lyonnais*.

Il n'y a que la vieille garde qui comprend ses intérêts, ainsi Marie Favre achète des châteaux sur ses économies, Fonfon n'a pas perdu ses fonds. Elle sait placer ses fonds Fonfon. Mais Louise Suez est partie, on la recherche dans la Seine, elle serait dit-on entraînée par la débacle.

Et Jeanne Perrin, désolée, comme l'héroïne grenadière, jette aux échos le mot illustre dans la bouche de Cambronne, bouffon dans la bouche de M. Margue. On lui pardonne au nom de ses écus envolés.

Je continuais ma route, à chaque coin de rue même affluence. La cohue se pressait partout, plus forte et plus serrée, à la hauteur de la rue Bât-d'Argent; je me croise avec Elis Belligand.

— Eh bien, gentille impure lui dis-je, qu'avez-vous perdu? Elle partit d'un grand éclat de rire.

— Il y a longtemps, mon pauvre ami, que je n'ai plus rien à perdre.

E. DESCLAUZAS

SILHOUETTE

D'UNE DEMI-MONDAINE

PEROLINE

Une drôle de femme. Un drôle de nom. Ce n'est ni gracieux, ni recherché: c'est bizarre, la femme et le nom. La femme est sotte. Le nom est mal prononcé. C'est Péronnelle qu'il faut dire et le nom aura le double avantage de peindre et de désigner la femme.

Péronnelle! c'est bien le fait de cette femme rondelette, turbulente et bavarde. Quelle langue! quel caquet!... Fille folle, tête légère, elle se grise au son de ses paroles, la courtisane prétentieuse et orgueilleuse qui jongle avec les chiffres comme avec son cœur et qui ne sait parler qu'à

milieu et à cents. Point méchante mais inconstante et fantasque, elle se laisse emporter par le tourbillon des caprices; elle oublie son passé et ne veut pas connaître l'avenir; le présent est pour elle un rêve d'or dans lequel elle se laisse bercer avec abandon. Il lui plaît ce songe de son imagination vagabonde: elle se croit grande dame et heureuse, elle ferme les yeux à la réalité. Elle jase, elle répand l'or à pleines mains; c'est son rêve quelle raconte. C'est la vérité dira-t-elle. La pauvre fille est de bonne foi; elle se convainc elle-même. Se souvient-elle qu'elle a emprunté la veille un demi-louis à sa concierge, pour le glisser, peut-être dans la main d'une amie malheureuse? Son cœur est bon, ou m'assure que son obligeance égalerait en dévouement celle de Mimi Pinson. Soit!

Elle veut vivre vite. Tout le secret de l'existence des courtisanes est là: Vivre vite! Elles tuent et elles ruinent, conséquence inévitable de leur caprice qui, pareil à un coursier indompté, emporte dans les steppes de l'inconnu ses hasardeux cavaliers, de toute la vitesse de ses jarrets de fer. Elles savent que la jeunesse et la volonté peuvent résister aux excès; mais la nature se venge en silence.

C'est la fantaisie faite femme que cette Péronnelle dont l'esprit éreinté semble flotter toujours au milieu des brouillards qui enveloppent son berceau. Péronnelle naquit à Lyon, il y a vingt-deux ans à peine. Elle grandit entre les sacs de pruneaux et les tonneaux de mélasse de l'épicerie paternelle.

A huit ans, c'était déjà une belle enfant; le passant s'arrêtait volontiers et regardait avec complaisance Mlle Péronnelle jouant au ballon avec ses petites amies à Bellecour ou aux Célestins.

L'épicière avait quelques écus, voyant sa fille belle, il voulait lui donner une solide instruction. Mlle Péronnelle fut placée dans un saint pensionnat, elle ne sortait qu'accompagnée de sa bonne, enfin c'était une demoiselle comme il faut, avec des manières de la grâce et de la vertu. Puis le père mourut. L'épicerie bien achalandée prospérait chaque jour davantage; la mère continua le commerce, retira Péronnelle de pension et la charmante fille trôna au comptoir. On n'avait jamais vu une aussi gracieuse caissière aux Brotteaux.

Péronnelle fut précocée. Bientôt chez la jeune fille on devina la courtisane. Provoquée et lascive elle se parait d'une coquetterie affectée et d'une curiosité malsaine. Voluptueuse à dessein elle laissait deviner les frissons de sa chair, ses sourires étaient les commentaires de sa luxure.

Les clients papillonnaient autour de la jolie épicière qui leur souriait avec malice, en mordillant du bout de ses dents blanches les fruits dorés de l'étalage; Péronnelle faisait son apprentissage de croqueuse de pommes et elle s'en donnait à cœur joie. Mais la mère s'aperçut bientôt du penchant de sa fille pour ce fruit qui perdît Eve, et dans son gros bon sens de brave femme, elle songea qu'un prompt mariage calmerait les appétits immodérés de Péronnelle.

Un riche négociant se présenta qui mit aux pieds de la charmante fille son cœur et ses filatures. Péronnelle refusa brusquement: il ne me plaît pas!

La raison était péremptoire, cependant l'épicière pria, menaça et supplia encore. Ce fut peine perdue. Péronnelle avait son petit quant à soi bien ferme et bien décidé; elle se moquait de l'homme aux soieries; elle écoutait les doux propos d'un autre qui l'embrassait un soir à pleine bouche lui glissa un saphir au doigt. Elle regarda sa main, elle vit la bague reluire. C'était encore l'amour de l'or tel que peut le ressentir une enfant curieuse. Elle ne se rendit point, elle s'en donna.

Le séducteur était fougueux, sa passion aveugle le rendit brutal. Péronnelle souffrit des ardeurs impétueuses de cet homme; elle se prit à détester son bourreau. Un jour elle s'enfuit. Que devenir?

L'épicière lui avait jeté sa malédiction et ne l'avait pas retirée. Le pavé de Lyon lui brûlait les talons. Elle se souvint qu'elle possédait quelques notions de musique: elle partit pour Grenoble où elle obtint un engagement comme artiste lyrique. Son succès fut énorme. D'où venait-elle? Qui était-elle? On ne le demanda pas.

C'était une délicieuse enfant fraîche et potelée, pas farouche du tout, avec des airs bon garçon qui lui sifflaient à ravir. L'imprésario en homme pratique, tripla les cachets de l'étoile et voulut seulement la faire chanter à huit clos mais Péronnelle avait soit de liberté et de ciel bleu; sa cage était dorée, un vrai nid de fauvette amoureuse, hélas! la fauvette ne chante pas en captivité, elle s'enfuit ou meurt.

La diva remercia son généreux directeur; elle courut Grenoble, Bordeaux, Montélimar, promenant son inconstance, rêvant de toutes les moustaches de la terre et la main qui le matin se glissait caressante dans une barbe brune, le soir s'égarait dans une barbe blonde. Légère et oublieuse, elle avait des sourires pour tous et pour tout.

diants à Dijon. — Les habitués de chez Rivier à Grenoble. — Le grand Plessis. — Le meilleur ami de Jenny l'Ingenue. — Marguerite Chailion.

Un ordonnanceur de la rue Grenette. — La plus belle fille de brasserie. — Un ancien ami de Ma mère M'attend. — Un pêcheur endormi. — Le fauconnier d'orchestre de Titine. — Un camériste secret de Jeanne Périn. — Madame X. à Vienne.

L'amie d'un homme politique à Vienne. — Un débauché de Voiron. — La belle limonadière. — Nana à Genève. — Le cercle de bons vivants à Mâcon. — Les habitués du Pont-St-Laurent à Mâcon. — Trois visitandines de chez Berthoud. — Les bonnes de Bernier à St-Etienne. — Une biche de la place Grenette à Grenoble. — Trois balles petites à Besançon. — Fournier Henri.

La dame aux yeux verts. — Un échappé du P. L. M. — Un déserteur de la 10^e section. — Jean Lalouette. — Un décauvré. — Marie B. — Un cuirassier. — Un abruti du portefeuille de S. L. — Un chanteur du Casino. — Les habitués du café Lions. — Une apprentie doreuse. — Une dinde de Grénieu. — Miché. — Un bouledogues.

C. D. à Ambérieu. — Le chien de Ninette. — Henriette Henri IV. — Le meillieur ami du Bavard. — Un annoncé. — Vandy la tigresse. — Un marchand de carottes. — Un verrier à Rive-de-Tier. — La plus belle à Tarare. — Une cocotte qui a joué et qui a perdu. — Elisa Bili-gand et son intime amie. — Le premier garçon de la Scala. — Le vicomte de Clamarande. — De Jugué.

La brasserie de la Perle. — Jenny Jacobin. — Léonie Matricon. — Pouss-Cailhou. — Vertugadin au Puy. — Jeanne, Jeannette et Jeanneton. — Un violon. — Pipe en bois. — Bel azur. — Un marchand de contremaîtres. — Toto chez Tata.

Un violon à Vichy. — Belladone. — Jupiter Olympien. — La belle Thérèse de Pont-de-Beauvoisin. — Un exilé à Madane. — Un singe. — Jeanne S. — Le beau Dunois à Annonay. — La horaire et l'avoué. — Vertugadin à Besançon. — Deux vadrouilles de la rue St-Louis à St-Etienne.

PETITE CORRESPONDANCE

Nicodème. Donnez-nous renseignements. — M. M. L. C. Publiez-nous, merci. — Poussine. Publiez-nous, Gustave. Merci, envoyez-nous, merci. — Capitaine. Merci. — Le comte Béla-dre. Gardez, recevez aussi. — Baron de l'Arc. Merci, publiez-nous. — G. Sifroid. Merci, continuez.

G. H. J. Etes toujours bien aimable, vous envoyez série des derniers numéros. — Gaston à St-Etienne. Vous priez continuer chaque semaine. — O. Quettul à Mâcon. Merci continuez. — Le Phin. Valenciennes. Merci, publiez-nous, de-vez avoir reçu diplôme. — Henry Latour à Grénoble. Merci, publiez-nous, très bien. — Pipermint. Merci, publiez-nous, très bien. — Pipermint à Grénoble. Très bien fait, merci continuez. — L. Pwonthsson. Merci, continuez collaboration. — Comte Rharant. Avez envoyé.

Jean Marie. Merci, continuez nous renseigner. — X. à Chambéry. Merci, comptons sur vous. — Charrelton. Examinez-nous. — G. Malheuvre. Merci, insérez-nous. — Un ami de la gaité. Merci, comptons sur vous. — Cossieux. Tenez-nous compte de vos justes observations. — G. Monplumet. Vous avez raison.

Charles Lauffer à Lausanne. Allons nous renseigner. Prière nous envoyer renseignements sur Genève et Lausanne. — Jules Devries. Vous remercions votre précieuse collaboration. — Camélia. Avez reçu publiés. — Védic de Tournon. Continuez, mais ne parlez que des demi-mondaines.

1 Nain cencé de Valence. Merci, continuez. — Cousin Thomy. Merci. Dans premier numéro du Bavard feront ab-onnements trois mois. — Bédard. Renvoyez. — V. P. Chiquard. Merci continuez. — Crispi. Merci, publiez-nous. — 1 D. K. V. Merci, envoyez encore. — Pétrus Nock. Publiez-nous.

Jules Devries. Pourrions-nous obtenir un rendez-vous? Nous aurions à vous entretenir. Réponse de suite, comptez sur discrétion. — Buisson de Mâcon. Merci, envoyez chaque semaine.

A. M. D. Merci, continuez chaque semaine. — Comte d'HAUTEVILLE. Renvoyez les meilleurs. — L. d'ULLOPA. Pour prochain numéro. — Le CHAM EN BERT. Merci. ne soyez pas inquiet. — Bou-lacuz. Merci. — Un sergent-viz du 30^e. Les avons déjà donnés. — UN AMI DE LA GAITÉ. Votre première lettre brûlée. Que désirez-vous exactement? Vous remercions de votre amabilité.

K. DE REMBLEUX. Merci, continuez. — ERIENNE FAURE. Publiez-nous. — 100 H 0 7. — Merci, continuez. — KESS TONNAIS. Publiez-nous. — M. O. C. à ATTIVE. — Vous remercions sincèrement. Etes très aimable. Continuez-nous votre collaboration. — BÉBÉ. Examinez-nous. — UN HABITUÉ DU TOUR DE L'ILE. Etes bien aimable. Merci, insérez-nous. — UN VOYAGEUR DE PASSAGE à CHALON. Merci, comptons sur vous.

Prisonnier FARMANT. Merci, je vous prie de continuer chaque semaine. Envoyez-nous nouvelle. — LE DUC DE QUINCAPOIX. Merci, publiez-nous. — BLANC. Merci, continuez collaboration. — CLAMORINE. Merci, continuez chaque semaine.

Bibliographie

Nos lecteurs connaissent maintenant la France illustrée de M. de M. qui obtient chaque jour les récompenses les plus flatteuses et les plus méritées.

Cet ouvrage, vrai monument élevé à la gloire de la patrie, compte aujourd'hui plus de cent mille souscripteurs, soit une augmentation de plus de quarante mille depuis le 1^{er} janvier 1881.

Ce succès, toujours croissant, est sans précédent en librairie, mais il est mérité fort justement par le luxe et le bon marché de la France illustrée.

Pour permettre à tous : ouvriers, employés, commerçants, propriétaires, de se procurer cet ouvrage sans avoir à se déranger, la Librairie Française, 15, rue Malesherbes, à Lyon, a organisé un service tout spécial.

La souscription est permanente, on peut donc recevoir l'ouvrage à partir de la première série, à raison de deux séries par mois ou plus si on le désire.

Chaque souscripteur est servi directement à domicile par les receveurs de la librairie à qui l'on paie seulement les séries que l'on reçoit.

Pour les environs de Lyon, les receveurs passent à jour fixe et opèrent de la même manière.

Le prix des séries n'est pas augmenté, et chaque souscripteur reçoit en prime : 1^{re} à la cinquième série, la grande carte d'Éclair, valant 10 fr., et à la fin de l'ouvrage, le dictionnaire des communes de France et des colonies.

Ces deux primes sont absolument gratuites; de plus, chaque souscripteur a le droit de choisir deux tableaux oléographiques encadrés or, moyennant 6 francs, au lieu de 30 francs.

S'adresser à la Librairie Française, 15, rue Malesherbes, Lyon, qui enverra un employé pour les renseignements demandés.

« Parfums Capiteux », la dernière valse de Jules Klein et son adorable gavotte Louis XV : « Royal-Caprice », sont décidément le grand succès de la saison mondaine.

Il n'est pas un salon, pas un concert, où le répertoire si éminemment français de Jules Klein ne soit acclamé depuis les vases : « Au Pays Bleu, Neige et Volcan, Fête de Velours, Lèvres de Feu, Pazzo d'Amore, Pêche Révélée, Sérénade Pompadour, Mille Printemps, comme des Voisines », les Polkas : Coup de canif, Coeur d'Artichaut, PEAU de Satin, Tête de Linotte, jusqu'à la mazurka Radis Roses.

De plus, de même que pour les « Fraises au champagne », la valse « Parfums capiteux », si idéalement jolie, vient d'être arrangée pour le chant par L. Ketten, professeur de chant au Conservatoire.

Paris, Colombine, éditeur, rue Vivienne, 6. — Chaque œuvre : 2 fr. 50 c. Envoi « franco » contre timbres-poste.

L'ECHO

C'est toujours une question délicate, pour un père de famille, que le choix d'une publication destinée à prendre place sur la table de son salon; aussi croyons-nous être utile à nos lecteurs en leur recommandant, comme la publication du foyer par excellence, le journal L'ECHO.

Rédigé avec soin, imprimé avec luxe, d'un format commode, L'ECHO est certainement le plus coûteux et en même temps le moins coûteux des journaux de famille.

Le prix de l'abonnement est de 12 fr. par an, 6 fr. par semestre et 3 fr. par trimestre.

L'ECHO contient huit pages de texte et un supplément de quatre pages illustré, exclusivement consacré à la mode.

Il donne chaque mois une planche de patrons, au dos de laquelle figure une variété considérable de dessins de broderies, de travail de dames, etc.

Une femme de grand talent et de rare expérience M^{me} Marie d'AJAC, qui est chargée de la partie Modes du journal, répond, dans sa correspondance, à toutes les demandes de renseignements qui lui sont adressées par ses lectrices.

La partie financière de L'ECHO, qui n'est l'organe d'aucun établissement de crédit, est rédigée avec la plus scrupuleuse exactitude.

Quant à la partie littéraire de ce journal, il suffit d'énumérer les noms de ses principaux collaborateurs pour faire savoir ce qu'elle est. Ces collaborateurs sont : MM. AURÉLIEN SCHOLL, ALPHONSE DAUDET, CHARLES MONSIEUR, PAUL ARÈNE, ARMAND SYLVESTRE, CLAUDE CARTILLIER, ÉDOUARD MILLER, CLAUDE VIGNON, etc., etc.

Il sera envoyé gratis et franco un exemplaire de L'ECHO à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie, à M. HENRI GARNIER, directeur de L'ECHO, 4, rue de Mogador, Paris.

CHRONIQUE FINANCIÈRE

Pendant la première partie de la Bourse de samedi, la dépréciation des cours avait fait des progrès de la nature la plus inquiétante; on s'est vivement relevé quand on a appris que toutes les puissances financières de la place étaient en train de concourir les mesures propres à sauver la situation. On est en droit d'espérer que leurs efforts seront couronnés de succès. Déjà le comptant, attiré par l'énorme baisse des derniers jours, arrive en masses respectables pour absorber les titres que la spéculation a été obligée d'abandonner.

On cote le 5 0/0 à 113 40, le 3 0/0 à 82 10, l'amortissable à 82.

Compagnie maritime du Pacifique. — Nous avons rappelé les brillants résultats obtenus par les Compagnies étrangères qui exploitent le trafic du Pacifique; ceux à obtenir par la Compagnie maritime du Pacifique ne sauraient être moins brillants; en effet, les conditions de navigation sont les mêmes, les garanties de sécurité identiques; et, de plus, que ces Compagnies étrangères, la Compagnie française doit compter à son actif les primes de navigation allouées en vertu des dispositions de la loi du 20 janvier 1881 sur la marine marchande. Or, le montant de ces primes constitue un appoint considérable pour le revenu des Sociétés maritimes françaises. Les cours des titres de ces sociétés en ont reçu un contre-coup favorable et significatif. Pour ne citer qu'un exemple, les actions de la Compagnie des Chargeurs réunis se sont élevées de 900 à 1,200 fr.

CAUSERIE FINANCIÈRE

La Compagnie Maritime du Pacifique

Nous avons, dans un précédent article, fait connaître les origines de la Compagnie maritime du Pacifique; nous avons démontré que la nouvelle entreprise, due à l'initiative de M. Emile Bossière, armateur au Havre, était appelée à donner satisfaction à des besoins réels que l'on avait été obligé de laisser trop longtemps en souffrance, par suite des entraves de toutes sortes apportées par nos lois et règlements à la navigation française. Inutile de revenir aujourd'hui sur ce point.

La Société est formée au capital de 11 millions de francs, divisé en 22,000 actions de 500 francs. Sur ces 22,000 actions, toutes entièrement libérées, 13,400 ont été attribuées à M. Emile Bossière et aux autres fondateurs, en paiement de leurs apports. Ces apports consistent en cinq steamers : Tappan, Laurium, Atlantique, Océanique, Pacifique, représentant 6,000 chevaux-vapeur effectifs, et 10,914 tonnes de jauge brute, et deux voiliers, Jacques-Cœur et France, jaugeant près de 1,000 tonnes. Ces cinq vapeurs sont tous de première cote au registre Lloyd, ayant en moyenne une année de date; les voyageurs qu'ils ont déjà exécutés ont permis d'apprécier leur vitesse, leur bonne allure, en un mot toute leur qualité toutes grâces auxquelles ils ne redoutent aucune concurrence.

Au matériel flottant, il faut encore ajouter, en fait d'apports, les faits acquis, ceux en cours, les bénéfices à retirer des marchés des relations de fret déjà établies, bref, toute une organisation fonctionnant depuis longtemps déjà et fonctionnant bien. N'oublions pas que M. Emile Bossière, qui est armateur au Havre et chef d'une maison dont la réputation n'est plus à faire, demeure à la tête de l'entreprise en qualité d'administrateur délégué.

L'évaluation des apports ne nous paraît donc nullement exagérée. Les 3,600 actions restant disponibles, après prélèvement de 18,400 attribuées à M. Emile Bossière, ont été immédiatement souscrites et libérées en espèces; la Compagnie maritime du Pacifique se trouve de ce chef en possession d'un fonds de 1 million 800,000 fr., susceptible d'être consacré à l'accroissement et à l'amélioration du matériel.

C'est 12,000 de ces titres que la Ba que nationale a pu se procurer et offre aujourd'hui à sa clientèle au prix de 150 fr. l'une; ce prix est des plus modérés, surtout si l'on tient compte de l'importance probable, nous allions dire certaine, des bénéfices à réaliser.

Le produit d'une pareille entreprise est difficile à évaluer avec une précision absolue; mais ce que l'on peut prévoir sans crainte de se tromper, c'est qu'il y aura des bénéfices considérables.

Le fret ne fera pas défaut; les premiers voyages accomplis par les steamers de M. Bossière l'ont amplement démontré, et le service des voyageurs promet d'être un élément de recette des plus lucratifs. Il convient, en outre, de ne

point perdre de vue les dispositions de la loi du 30 janvier dernier sur la Marine marchande, la loi qui accorde une prime de navigation de 1 fr. 50 par tonneau de jauge nette et par 1,000 milles parcourus à tous les navires de construction française, une prime de 0 fr. 75 cent. à tous les navires français seulement après la promulgation.

C'est là un avantage que n'ont pas les Sociétés étrangères; d'un côté, pour la Compagnie maritime du Pacifique, qui en bénéficie, les conditions de navigation, les garanties de sécurité sont les mêmes que pour les Sociétés étrangères et anglaises; on est fondé à espérer pour la première des résultats au moins aussi brillants que pour celles-ci.

Or, Pacific Steam Navigation Company de Liverpool, a distribué, pour l'exercice 1880, près de 7 0/0, à ses actionnaires; la Compagnie Kramos, de Hambourg, a donné pour 1879, un dividende de 11 0/0; pour 1880 un dividende de 8 0/0. Pour l'exercice de 1881, la bourse de Hambourg le dividende de la même Compagnie est évalué à 14 0/0! Et l'on sait que les lignes étrangères, notamment la ligne allemande, laissent beaucoup à désirer sous le rapport de l'installation. La Compagnie française du Pacifique a la partie d'autant plus belle, qu'elle n'a pas de concurrence sous pavillon français.

Dans ces conditions, la Banque nationale n'a évidemment qu'à se féliciter de pouvoir offrir à sa clientèle, presque au pair, un certain nombre de titres de la Compagnie maritime du Pacifique. C'est là un placement qui nous paraît important, dans un temps déterminé, une plus-value importante, et avec lequel, en tous cas, on doit être assuré d'un revenu largement rémunérateur.

CORSETS SANS MÉCANIQUE B^{te}

Dispensant de toutes ceintures, reconstruit pour l'élégance de la taille et sa souplesse.

NAUDE, Rue de l'Arbre-Sec, 32, LYON.

HERNIES

sans opération, guérison prompte par la méthode des hernies. — M. GAILLARD, 4, rue de la République, LYON.

LE GAULOIS

DIRECTEUR POLITIQUE : Jules SIMON
9, Boulevard des Italiens, Paris
Commence le 25 courant la publication de
POT-BOUILLE
(Mœurs de la Bourgeoisie Parisienne)
ROMAN INÉDIT DE
Emile ZOLA

Lyon. — D. DESBANS, propriétaire-gérant, imprimeur du Bavard Lyonnais, 21, rue Châteaubert.

ORDRES DE BOURSE

Comptant et terme (Soins particuliers à l'exécution des ordres). — Renseignements gratuits. — Avis directs ou par Agents de change. — Alexis LAMBERT, rue Ferrandière, 44 Lyon.

SANS INJECTIONS NI MERCURE
Dr PEILLON guérit rapidement
MALADIES SECRÈTES
CORRESPONDANCES
Consultations tous les jours, de
3 à 5 h. gratuites de 5 à 7 h.
Rue Cuvier, 15, Lyon.

INJECTION BARRAJA

Vraie infallible
Seul et unique au monde, guérissant les maladies secrètes les plus invétérées. — Prix, 4 fr., cours La-ayette, 115, Lyon. 12.151

LA GAZETTE DE PARIS
Dixième Année Journal Financier 52 N^{os} par An
PARAIT TOUS LES DIMANCHES
FRANCS PAR AN
SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO : Situation Financière et Industrielle. — Renseignements sur toutes les valeurs. — Études approfondies des entreprises financières et industrielles. — Arbitrages avantageux. — Conseils particuliers par correspondance. — Cours de toutes les valeurs cotées ou non cotées. — Assemblées générales. — Appréciations sur les valeurs offertes en souscription publique. — Lois, décrets, jugements, intéressant les porteurs de titres.
Chaque abonné reçoit gratuitement :
Le Bulletin Authentique
DES TIRAGES FINANCIERS ET DES VALEURS À LOTS
Document inédit, paraissant tous les quinze jours, renfermant TOUS LES TIRAGES, et des INDICATIONS qu'on ne trouve dans aucun autre journal financier.
ON s'ABONNE, moyennant 2 fr. en timbres-poste, 59, rue Talbott, Paris
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

Demandez dans toutes les Pharmacies
LA CRÈME PECTORALE BAVREL

Pour guérir toutes les maladies des voies respiratoires
telles que : Rhumes, Toux d'irritation, Coqueluche, l'Asthme nerveux, ou chronique, Catarrhes bronchiques et pulmonaires, Laryngites chroniques, Phthisie pulmonaire commençante, Bronchite aiguë et la Grippe.
Prix : 2 fr. 25 le flacon

A TOUT LE MONDE J'ENVOIE GRATIS
l'indication d'une formule infallible pour guérir en secret les dérangements récents, ainsi que ceux devenues chroniques et réputés incurables. Écrivez-les vieux de 80 ans. — EYMEN, à Vienne (Isère).

AGENCE DE PUBLICITÉ
V. FOURNIER
14, rue Confort, Lyon

DÉCOUVERTE HUMANITAIRE

Guérison radicale et sans douleur des maux de dents accidentels ou chroniques et de tous les inconvénients de la bouche, par l'ELIXIR SOUVERAIN DES ALPES, en 5 à 10 minutes. — Dépôt chez M. ROYER, coiffeur, 2, rue d'Alger, à Lyon, et chez les princ. coiffeurs.

LE SIROP PECTORAL SOUVERAIN

DE LA GRANDE PHARMACIE DES BROTTEAUX
LYON. — 82, avenue de Saxe, et rue Cuvier, 25. — LYON
est le plus actif et le moins cher de tous les Sirops pectoraux

Son effet est rapide et merveilleux contre les quintes de toux, les rhumes, bronchites, irritations de poitrine et inflammations d'intestins, toux sèches et nerveuses, crampes d'estomac, insomnie, coqueluche. Il est très efficace dans les maladies des voies respiratoires, etc. Il procure un grand soulagement dans les maladies de poitrine, et, par son emploi prolongé, on arrive parfois à une guérison complète. Il ne coûte que 1 fr. 50 le Flacon.

Le seul Flacon suffit pour guérir la Toux la plus violente. — Envoi franco en province par SIX Flacons

LA PÂTE SOUVERAINE

DE LA GRANDE PHARMACIE DES BROTTEAUX

est un remède sûr et infallible contre les maux de gorge, les maladies du larynx, les inflammations et les ulcérations de la bouche, les angines, la fétidité de l'haleine, la toux, etc. Cette pâte est indispensable aux chanteurs et aux orateurs. Elle facilite l'émission de la voix et entretient la fraîcheur et la souplesse des cordes vocales. Elle coûte 1 franc la boîte; une boîte, par la poste, 1 fr. 10. — Envoi franco en province par 6 boîtes.

Dépôt des deux produits. à Lyon, 82, avenue de Saxe, où ils se fabriquent en grand. et chez M. DEMASLES, pharmacien, rue de la Fromagerie; pharmacie DECORPS, rue Bourbon, 63; pharmacie BOUQUET, rue Quatre-Chapeaux, 10; à Mâcon (Saône-et-Loire), chez M. JACQUOT, pharmacien, rue Municipale et rue Joséphine.